

# Les dimensions symboliques d'une catastrophe nucléaire\*

Par **Jean-Pierre DUPUY**

Philosophe, professeur à l'Université Stanford, membre de l'Académie des technologies, président du comité d'éthique de l'Institut de Radioprotection et de Sûreté Nucléaire (IRSN)

En 1958, le philosophe allemand Günther Anders se rendit à Hiroshima et à Nagasaki pour participer au 4<sup>ème</sup> Congrès international contre les bombes atomiques et les bombes à hydrogène. Il tint pendant tout ce temps un journal. Après de nombreux échanges avec les survivants de la catastrophe, il note ceci : « La constance qu'ils mettent à ne pas parler des coupables, à taire que l'événement a été causé par des hommes ; à ne pas nourrir le moindre ressentiment, bien qu'ils aient été les victimes du plus grand des crimes – c'en est trop pour moi, cela passe l'entendement. » Et il ajoute : « De la catastrophe, ils parlent constamment comme d'un tremblement de terre, comme d'un astéroïde ou d'un tsunami. »

À peu près en même temps que Hannah Arendt, sa condisciple, qui fut aussi sa femme, Anders tentait d'identifier un nouveau régime du mal. Arendt parlait d'Auschwitz, Anders d'Hiroshima. Arendt avait diagnostiqué l'infirmité psychologique d'Eichmann comme « manque d'imagination ». Anders montrait que ce n'est pas l'infirmité d'un homme en particulier, c'est celle de tous les hommes lorsque leur capacité de faire, qui inclut leur capacité de détruire, devient disproportionnée à la condition humaine. Alors le mal s'autonomise par rapport aux intentions de ceux qui le commettent. Anders et Arendt pointaient ce scandale qu'un mal immense peut être causé par une absence complète de malignité ; qu'une responsabilité monstrueuse puisse aller de pair avec une absence totale de méchanceté. Nos catégories morales sont impuissantes à décrire et juger le mal lorsqu'il dépasse l'inconcevable. Il faut se résoudre à dire alors qu'« un grand crime est une offense contre la nature, de sorte que la terre elle-même crie vengeance ; que le mal viole l'harmonie naturelle que seul le châtement peut rétablir. » Le fait que les juifs d'Europe aient substitué au mot « holocauste » celui de *shoah*, qui signifie catastrophe naturelle, et, singulièrement, raz de marée, tsunami, atteste cette tentation de naturaliser le mal lorsque les hommes deviennent incapables de penser cela même dont ils sont victimes ou responsables.

Voici que la tragédie qui frappe le Japon semble inverser les termes de cette analyse et qu'un véritable tsunami, une onde

on ne peut plus matérielle, vient réveiller le tigre nucléaire. Certes, il s'agit d'un tigre en cage : un réacteur électronucléaire n'est pas une bombe atomique. Il en est, en un sens, la négation puisqu'il consiste à brider une réaction en chaîne qu'il a lui-même provoquée. Cependant, dans l'imaginaire, la dénégation affirme cela même qu'elle nie. Dans la réalité, et nous y sommes, il arrive que le tigre s'échappe de sa cage. Au Japon plus qu'ailleurs, le lien entre le nucléaire militaire et le nucléaire civil est dans tous les esprits. On rapporte les propos du premier ministre Naoto Kan : « Je considère que la situation actuelle, avec le séisme, le tsunami et les centrales nucléaires, est d'une certaine manière la plus grave crise en 65 ans, depuis la Seconde Guerre mondiale. » Il y a 65 ans, il n'y avait pas de centrales nucléaires, mais deux bombes atomiques avaient déjà été lancées sur des civils. En prononçant le mot « nucléaire », c'est à cela sans doute que pensait le Premier ministre.

C'est comme si la Nature se dressait face à l'Homme et lui disait, du haut de ses rouleaux déferlants de vingt mètres : « Tu as voulu dissimuler le mal qui t'habite en l'assimilant à ma violence. Mais ma violence est pure, en deçà de tes catégories de bien et de mal. Je te punis en prenant au mot l'assimilation que tu as faite entre tes instruments de mort et ma force immaculée. Péris donc par le tsunami ! »

Tandis que les destructions humaines et matérielles s'accroissent chaque jour, une grande partie du drame actuel se joue sur la scène des symboles et de l'imaginaire. Parmi les régions qui furent les premières à être évacuées figurent les îles Mariannes. Le nom de l'une d'entre elles, Tinian, évoque pour ceux qui se souviennent le lieu d'où décollèrent, au petit matin du 6 août 1945, les B29 qui allaient pulvériser Hiroshima en cendres radioactives suivis, trois jours plus tard, par la flottille qui allait faire de même à Nagasaki. Comme si la vague géante venait se venger de ces minuscules territoires qui avaient eu le tort d'abriter le feu sacré.

La tragédie japonaise a ceci de fascinant qu'elle mêle inextricablement trois types de catastrophes que l'analyse traditionnelle distingue soigneusement : la catastrophe naturelle, la catastrophe industrielle et technologique, la catastrophe morale. Ou encore le tsunami, Tchernobyl et Hiroshima. Cette indifférenciation, dont j'ai tenté de comprendre la genèse dans mes ouvrages de ces dernières années, résulte de deux mouvements en sens inverse qui viennent se heurter aujourd'hui dans l'archipel nippon. Le plus récent, contemporain des horreurs du siècle précédent, est la naturalisation

\* Article paru dans *Le Monde* le 20 mars 2011.  
jdupuy@stanford.edu

Auteur de *Pour un catastrophisme éclairé* (2002, 2004), *Petite métaphysique des tsunamis* (2005), *Retour de Tchernobyl. Journal d'un homme en colère* (2006), éd. du Seuil - *L'Avenir de l'économie*, éd. Flammarion, 2012.

du mal extrême dont j'ai parlé, en citant deux de ses plus grands théoriciens, Hannah Arendt et Günther Anders. Pour parler de l'autre, il faut remonter au premier grand tsunami de l'histoire de la philosophie occidentale, celui qui suivit le tremblement de terre de Lisbonne, le jour de la Toussaint de l'an 1755. Des interprétations rivales qui tentèrent de donner sens à un événement qui frappa le monde de stupeur, celle qui devait l'emporter fut celle de Rousseau dans sa réponse à Voltaire. Non, ce n'est pas Dieu qui punit les hommes pour leurs péchés, oui, on peut trouver une explication humaine, quasi scientifique, en termes d'enchaînement de causes et d'effets. C'est dans *l'Émile*, en 1762, que Rousseau allait tirer la leçon du désastre : « Homme ne cherche plus l'auteur du mal : cet auteur c'est toi-même. Il n'existe point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu souffres, et l'un et l'autre te vient de toi. »

Que Rousseau ait gagné est évident dans la manière dont le monde a réagi à deux des plus grandes catastrophes naturelles de ces dernières années : le cyclone Katrina et le tsunami asiatique de Noël 2004. C'est précisément leur statut de catastrophe *naturelle* qui a été mis en doute. « *A man-made disaster* » (une catastrophe due à l'homme) titrait le *New York Times* à propos du premier ; la même chose avait été dite à propos du second avec de bonnes raisons. Si les récifs de corail et les mangroves côtières de Thaïlande n'avaient pas été impitoyablement détruits par l'urbanisation, le tourisme, l'aquaculture et le réchauffement climatique, ils auraient pu freiner l'avancée de la vague meurtrière et réduire significativement l'ampleur du désastre. Quant à la Nouvelle Orléans, on apprit que les jetées qui la protégeaient n'avaient pas été entretenues depuis de nombreuses années et que les gardes nationaux de Louisiane étaient absents parce qu'ils avaient été réquisitionnés en Irak. Et d'abord, qui avait eu l'idée saugrenue de construire cette ville dans un endroit aussi exposé ? On entend déjà dire que jamais le Japon n'aurait dû développer le nucléaire civil, puisque sa géographie le condamnait à le faire dans des zones sismiques exposées aux tsunamis. Bref, c'est l'homme, seulement l'homme, qui est responsable, sinon coupable, des malheurs qui l'accablent.

Entre les catastrophes morales et les catastrophes naturelles se trouvent les catastrophes technologiques et industrielles. Contrairement aux secondes, les hommes en sont de toute évidence responsables mais, contrairement aux premières, c'est parce qu'ils veulent faire le bien qu'ils produisent le mal. Ivan Illich appelait *contreproductivité* ce retournement

tragique. Il affirmait que les plus grandes menaces viennent aujourd'hui moins des méchants que des *industriels du bien*. On doit moins redouter les mauvaises intentions que les entreprises qui, comme l'Agence internationale pour l'énergie atomique, se donnent pour mission d'assurer « la paix, la santé et la prospérité dans le monde entier ». Les antinucléaires qui se croient tenus, pour mener leur combat, de dépeindre leurs ennemis de la façon la plus noire ne comprennent pas qu'ils affaiblissent ainsi leur critique. Il est beaucoup plus grave que les opérateurs des mégamachines qui nous menacent soient des gens compétents et honnêtes. Ils ne peuvent comprendre qu'on s'en prenne à eux.

J'ai réservé pour la fin la catastrophe la plus monstrueuse et la plus grotesque : la catastrophe économique et financière. Qu'est-ce que le marché mondialisé sinon une grosse bête stupide et sans nerfs, qui s'affole au moindre bruit et réalise cela même qu'elle anticipe avec terreur. Le monstre s'est déjà emparé du Japon. Il le connaît bien. À la fin des années 80, la capitalisation boursière nippone représentait la moitié de la capitalisation boursière mondiale. On en vint à croire que le pays du soleil levant allait régner sur toute la planète. Le monstre ne le permit pas et il fallut deux décennies à sa victime pour redresser la tête. Aujourd'hui, il sent que l'industrie nucléaire, qui est peut-être la seule au monde à ne pouvoir se relever d'une catastrophe majeure, vacille sur ses bases. Il ne lâchera pas prise. ■